

Yves Citton

The *Undercommons* :
partage des incomplétudes contre gouvernance des souverainetés

Un spectre hante le ronronnement désormais gentiment consensuel de la théorisation des communs : le spectre des *undercommons*. Ce fantôme est encore diaphane en France, où il ne se montre qu'exceptionnellement. Dans le monde anglo-saxon, il hante de plus en plus de pensées alternatives radicales, qui y reconnaissent une inspiration et une référence majeures, mais aussi une inquiétude taraudante, quand ce n'est pas une vague menace. Et non sans raison : le spectre des *undercommons* a pour vocation d'encercler toute certitude politique trop bien établie et de déstabiliser toute présomption de souveraineté, pour ne nous laisser en partage que notre incomplétude – avec pour seule rédemption de faire de cette incomplétude individuelle notre seule vraie force collective.

D'où est donc sorti ce spectre ? Des plumes croisées de Stefano Harney, penseur nomade invité aussi bien dans des écoles d'art que dans des programmes de management stratégique, et de Fred Moten, poète, philosophe et professeur des arts de la performance à New York University. Ils ont publié ensemble, depuis le début des années 2000, une série de contributions à diverses revues, reprises sous forme de livre-manifeste paru en 2013 sous le titre *The Undercommons. Fugitive Planning and Black Study*¹. Quatre singularités conspirent à faire de cet ouvrage l'une des publications les plus importantes de ces vingt dernières années : une écriture, une radicalité, un vocabulaire, une attitude.

D'abord *une écriture*, où théorie et poésie riment en une étreinte passionnée, faisant de chaque phrase à la fois la formulation rigoureuse d'un mécanisme d'exploitation (ou d'une tactique d'insurrection) et le prisme cristallin d'un indomptable miroitement du sens. Leur texte est proprement incompréhensible, si comprendre revient à faire le tour d'un problème, à le saisir pour le résoudre avant de passer au suivant, avec le sentiment serein du devoir accompli et l'assurance réaffirmée de sa maîtrise des savoirs. La lecture des *Undercommons* est avant tout, pour le lecteur français, une expérience de dépaysement et de désorientation, qui commence par son insaisissable titre. Celui-ci a la propriété d'affoler les traducteurs automatiques (DeepL, Google Translate) qui, en l'espace de quelques pages seulement, le rendent par « sous-communs », « sous-fonds », « sous-domaines », « sous-ensembles », « sous-communautés », « sous-communes », « sous-communaux », « souterrains communs », mais aussi « laissés-pour-compte », « exclus », « sous-facteurs », « sous-commissaires », ou encore « infidèles ». Cet erratisme rend moins compte de la bêtise des machines que de la richesse d'une créativité indissociablement poétique et conceptuelle.

Que ou qui sont donc ces *undercommons* ? Ce(ux) dont la solidarité à jamais fuyante préexiste toujours déjà aux « problèmes » que la politique identifie (suscite, exacerbe) en prétendant les « fixer », au double sens de les épingler et de les résoudre. On trouve les *undercommons* dans les entrées d'immeubles de banlieue, dans les cafétérias du CROUS,

¹ Stefano Harney & Fred Moten, *The Undercommons. Fugitive Planning and Black Study*, Wivenhoe, Minor Composition, 2013. Une traduction française collective, coordonnée par Lena Monnier et Rosanna Puyol, est en cours, avec pour horizon une publication d'ici 2021 auprès des Éditions Brooks. Une sélection d'extraits paraîtra dès ce printemps dans le n° 79 de la revue *Multitudes*.

dans Centres de Rétention Administrative, dans les manifestations contre les violences sexuelles ou les brutalités policières. On sent leur chaleur humaine – réconfortante et inquiétante – dans le dernier film de Ladj Ly, *Les Misérables*. Les *undercommons* sont « sous » les communs : plus primordiaux et plus opprimés encore que ceux-ci, plus fondamentalement revêches envers toute entreprise de privatisation, d'individualisation ou de maîtrise.

Se soigner du politique

La racine d'où les *undercommons* puisent leur force et leur *radicalité* plonge dans l'expérience des hommes et des femmes qui ont été réduites au statut d'actifs-à-problème dans les cales des navires esclavagistes – ainsi que dans les modes de vie de leurs descendant-es constamment rabattu-es sur ce statut par les policiers, les politiciens et autres gardiens de prison des siècles suivants. Moten et Harney précisent bien que les Africains-Américains ont « un rapport privilégié, mais non exclusif » avec la *blackness*. Cette radicalité n'est ni une affaire de souche, ni une question de posture, ni un choix de se battre « pour » ou « contre » quelque chose. Elle consiste avant tout à « se tenir aux côtés » des *undercommons*. Non pas pour les aider à résoudre leurs « problèmes ». Mais pour partager nos incomplétudes avec les leurs, qui s'avèrent souvent moins endettées et moins empruntées que les nôtres.

Autant qu'« en-dessous », les *undercommons* sont en effet à situer « autour » des petits entrepreneurs-de-soi que nous sommes toutes et tous devenu-es à divers titres. Le livre s'ouvre avec l'image récurrente des innombrables westerns où une caravane de colons (*settlers*) se fait attaquer par des Indiens à cheval qui entourent (*surround*) les charriots formés en cercle. Les mensonges du western, qui dépeignent les autochtones décimés sous la figure d'agresseurs, révèlent en fait une réalité bien plus profonde, sous-jacente, à laquelle nous confronte dramatiquement l'effondrement écologique de ce que Jairus Grove propose d'appeler l'Eurocène² : les *settlers* européens ont bien toujours été encerclés par un environnement-*surround*, avec lequel ils ont d'emblée entretenu une relation d'hostilité. L'irruption de Gaïa (Isabelle Stengers), la revanche des externalités (Yann Moulier Boutang), le nouveau régime climatique (Bruno Latour) : autant de déclinaisons différentes de cette même scène primitive, où les *settlers* agresseurs se retrouvent assiégés par l'environnement d'*undercommons* auxquels ils croyaient pouvoir imposer leur folle prétention de souveraineté.

L'inquiétante et déstabilisante radicalité du livre tient à ce qu'il propose d'identifier cette prétention de souveraineté avec « la politique » elle-même. Le titre du premier chapitre est *Politics surrounded*. Dans une autre publication, Fred Moten dit « avoir utilisé par le passé certains mots dont il n'aime plus se servir », au premier rang desquels il évoque non seulement « la politique » (*politics*), mais aussi bien « le politique » (*the political*)³. Que reste-t-il donc d'une radicalité, dès lors qu'au lieu d'en appeler à l'engagement politique, elle essaie plutôt de s'en soigner ?

Répondre à cette question exige de compléter un peu le *vocabulaire* proposé par Moten et Harney pour nous repérer dans le présent. La politique, pour eux, tourne entièrement autour de la promulgation de *policy*, à savoir de réglementations. Ces dernières identifient les *undercommons* à des sources de « problèmes sociaux », à résoudre en s'efforçant de combler leurs manques et leurs manquements. Qu'il faille les assister ou les ramener à l'ordre (les deux vont généralement de pair), les Noirs des ghettos, les jeunes de banlieue, les migrants, les transsexuelles sont a priori considéré-es comme déficient-es, revêches au changement, en besoin de mesures correctives.

² Jairus Victor Grove, *Savage Ecology. War and Geopolitics at the End of the World*, Durham, Duke University Press, 2019.

³ Fred Moten, *A Poetics of the Undercommons*, New York, Sputnik & Fizzle, 2016, p. 33.

Ce qui se présente depuis quelques décennies au titre de la *gouvernance* s’efforce d’imputer ces *policies* à ceux-là mêmes qui la subissent. En tant que « management de l’auto-management⁴ », la gouvernance nous individualise en nous intéressant : en érigeant chaque personne au statut de porteur d’intérêts. Le régime de la *dette*, qui tient désormais sous son joug toute la population éduquée et consommatrice d’un pays comme les USA, n’est qu’une forme parmi d’autres, particulièrement prégnante, de cette gouvernance par les intérêts.

Si, pour être fidèle aux enseignements de la tradition black radicale, il faut se soigner des références à la/le politique, c’est que cette référence se voit entièrement colonisée par le système que forment ensemble – indissociablement – dette, intérêts, individualisation, gouvernance, *policy*. La « démocratie » elle-même, telle qu’elle est pratiquée aux USA, s’avère en parfaite en cohérence avec cette série de termes à bannir (et aussi toxique qu’eux). Les auteurs en donnent une définition cinglante : « la pratique de l’intérêt privatisé dans l’inégalité, exprimée dans la théorie de l’égalité abstraite de chaque individu complet⁵ ».

Prendre parti pour ou contre telle ou telle *policy*, se battre pour la reconnaissance de ses intérêts, s’engager dans le combat démocratique : tout cela, que nous identifions à l’activité politique, a bien entendu ses mérites et sa nécessité propres. Mais cela conduit aussi (et peut-être principalement), selon Moten et Harney, à donner prise au management de notre auto-management. Surtout, toute cette activité politique est structurellement *surrounded* (encerclée, conditionnée, prédéterminée et préemptée) par l’irrésistible force de la logistique.

Ce qu’ils appellent la *logisticalité* est cette nécessité de structuration et de fonctionnement qui contraint de façon ubiquitaire le management de nos auto-managements à se plier servilement aux intérêts du capital. La logisticalité a commencé par emprisonner des corps africains dans des cales des navires négriers. Aujourd’hui, elle containerise aussi bien les citrons nous venant du Chili que les habits du Bangladesh ou les smartphones de Chine, tout en continuant à condamner d’innombrables corps des *undercommons* aux horreurs de l’extractivisme.

L’être-ensemble précède l’être

Se méfier de la solidarité organique qui rend démocratie et politique complices de la logistique, de la gouvernance et des *policies* n’implique pourtant nullement de se résigner à l’impuissance. La radicalité des *undercommons* tient à un renversement d’*attitude* qui retourne à son tour la valeur des postures auxquelles nous identifions habituellement la radicalité. Au culte de la puissance, aux appels à la résistance, aux espoirs d’élévation et aux promesses de victoire, Moten et Harney substituent une reconnaissance de dépossession et un aveu d’incomplétude. Les luttes pour les communs sont généralement animées par une pulsion constituante : elles participent d’une visée constructive qui cherche toujours un peu à « policer » et à « gouverner » les communs, dans le but louable d’en protéger l’accès ou le renouvellement. Au lieu de s’élever vers la construction de cadres protecteurs à établir (*settle*) pour le futur, les *undercommons* regardent vers le bas, vers ce qui est déjà là – sous nos pieds (*l’underground*) et autour de nous (le *surround*). Au lieu de revendiquer pour l’obtention de droits à venir, au lieu de dénoncer d’intolérables privations présentes, ils trouvent leur principale ressource dans le partage de nos incomplétudes.

« On dit généralement que tout ce que nous voulons [*want*] est lié à ce que nous n’avons pas », mais il vaudrait mieux « parler de ce que nous voulons par rapport à ce que nous avons, quand ce que nous avons est toute cette expérience de ne rien avoir à partager, de partager le

⁴ Moten & Harney, *The Undercommons*, op. cit., p. 55.

⁵ Fred Moten & Stefano Harney, « We Want a Precedent » in Zoe Leonard, *I want a president: transcript of a rally, November 6, 2016*, New York, Zoe Leonard, 2017, p. 12.

rien⁶ ». Car ce que nous avons, avant toute chose à posséder, ne saurait se mesurer, s'acheter ou se vendre : c'est le fait que *l'être-ensemble précède l'être* – pour reprendre le beau titre d'une publication récente venant non de l'Ouest de l'Atlantique, mais de l'Est de l'Europe⁷. Ce qui a pour conséquence que *le faire-ensemble précède l'avoir*. Tels sont les fondements des *undercommons*. Ils entraînent à leur suite un « antagonisme général » envers tout ce qui dénie, corrode, atomise, étouffe la vie propre à ces « communs-d'en-dessous », sur lesquels repose tout ce que nous avons de désirable.

Le *fugitive planning* et la *black study* du sous-titre renvoient à des activités que l'on peut faire grâce à la simple présence des autres. Les marrons font des plans de fuite. Les oisifs se livrent à l'étude. Les musiciens jouent de leur instrument, les gens se parlent, de tout et de rien, s'apprennent les nouvelles du jour, les commentent, en débattent. Rien de productif, rien d'appropriable pour ceux qui calculent leur intérêt. Juste des pratiques d'en bas, sans intérêt, qui se contentent de là où elles sont, parce que la présence amicale et solidaire de celles et ceux qui les partagent vaut mieux que tous les gains et toutes les élévations que ce soit.

Plus encore qu'envers l'individualisme possessif, les *undercommons* nourrissent un antagonisme général à l'égard de toute forme de souverainisme. C'est le principe même d'autonomie – chevillé au corps d'une certaine conception kanto-rousseauiste de la politique démocratique – qui est ici récusé par ceux qui voient dans l'improvisation collective du free jazz le modèle de l'être-ensemble par le faire-ensemble. Les expériences les plus précieuses ne relèvent pas de la maîtrise de soi, mais de pratiques de « dépossession de nous-mêmes, où nous acceptons d'être possédés d'autres façons, où nous consentons à n'être pas un, en des moments qui laissent aussi les gens agir sur nous et à travers nous, sans que nous ne devions constamment chercher à nous re-constituer⁸ ».

Les *undercommons* de l'université

Il ne faut pas s'étonner que les chapitres des *Undercommons* qui ont été les plus commentés soient ceux consacrés à l'université. Dès le tout début des années 2000, Moten et Harney dénoncent le cercle vicieux de la professionnalisation et de la dette étudiante. Ce sont bien sûr deux faces de la même pièce : l'université doit professionnaliser pour que les étudiant-es puissent trouver un emploi, lequel leur permettra de rembourser l'emprunt contracté pour financer leurs études. L'étude – réfléchir, discuter, se poser des problèmes communs à éclairer par nos différences partagées – est étouffée par les réglementations (*policies*) qui industrialisent la « formation » et bureaucratisent la « recherche ».

D'où quelques phrases chocs : « la seule relation qu'on puisse avoir avec l'université aujourd'hui est d'ordre criminel » ; « on ne peut que s'y infiltrer, pour y voler ce qui peut l'être ». Si le principal mérite qu'on puisse trouver à l'université est d'être un lieu de refuge, alors il faut « abuser de son hospitalité, mépriser sa mission, rejoindre sa colonie de réfugiés, son camp de gitans, être *dans* mais pas *de* l'université⁹ ».

Moten et Harney vont toutefois bien plus loin que la critique communément portée par les universitaires contre l'université (dont ils tirent leur salaire). Ils suggèrent que l'intellectuel critique qui se plaint de la professionnalisation de l'université accomplit exactement la fonction pour laquelle l'université l'a professionnalisé : il fait le critique qu'il a été formé et qu'il est payé pour être. Et tandis qu'il se plaint doctement de sa situation, se lamentant avec ses collègues d'un déclin qu'il théorise du haut de ses colloques, il ne se

⁶ *Ibid.*, p. 11.

⁷ Joshua Simon, *Being Together Precedes Being. A Textbook for THE KIDS WANT COMMUNISM*, Berlin, Archive Book, 2019.

⁸ Moten & Harney, *The Undercommons*, p. 146.

⁹ *Ibid.*, p. 26.

préoccupe guère du sort des *undercommons* de l'université : les précaires, vacataires et autres personnels administratifs dont les conditions de travail et les rémunérations se dégradent régulièrement. Ici aussi, pour Moten et Harney, ce pour ou contre quoi on se bat éloquentement compte moins que ceux et celles aux côtés de qui on choisit de se tenir, aux étages de la cale plutôt que de la cabine de commandement.

Voler l'université, y trouver refuge, c'est d'abord s'y livrer à « l'étude » (*black study*). Les auteurs illustrent l'étude de façon frappante en la situant avant que ne débute le cours : les étudiant·es arrivent, bavardent, partagent le plaisir de se revoir, commencent parfois à discuter du contenu du séminaire. Et puis l'enseignant·e arrive, commande le silence (*calls the class to order*) et se met à professer. Il y a eu un bref moment de *study* dans le libre échange préliminaire, que les devoirs de formation viennent rapidement étouffer. Un désir de savoir et de comprendre s'est échafaudé sur une mise en commun des compétences et des incompétences réciproques, visant non pas à affirmer une souveraineté, une autorité, une autosuffisance, mais à s'enrichir mutuellement d'un partage des incomplétudes. Que se passerait-il si ce moment initial se poursuivait, si celles et ceux qui « étudient » pouvaient étudier ce qui le tient vraiment à cœur, plutôt que ce qui s'aligne sur les impératifs des *policies* gouvernementales, toujours finalement orientées par les besoins de la logisticalité¹⁰ ?

On ne sera guère surpris de voir le chapitre des *Undercommons* consacré à l'université commencer par un exergue de Jacques Rancière . Les principales références du livre pointent vers l'opéraïsme italien (Negri, Virno, Mezzadra), la *French theory* (Derrida, Foucault, Lacan), mais surtout – et c'est sans doute le plus précieux pour des lecteur·es francophones – vers une série de penseur·es de la *black radical tradition* qui restent honteusement méconnu·es par chez nous. Les trois volumes de recueils d'articles récemment publiés par Fred Moten avec pour sous-titre général *Consent not to be a single being* (tiré d'une formule d'Édouard Glissant) fournissent une occasion unique de découvrir des musicien·s, artistes, philosophes, écrivain·es, théoricien·nes et critiques que nos débats intellectuels ont complètement ratés¹¹. Pour un C.L.R. James qui a été traduit, pour un Amiri Baraka et un Cecil Taylor que la réception française du jazz a rendus célèbres, combien de Cedric J. Robinson à découvrir¹² ? Lire les *Undercommons*, c'est donc revisiter la pensée italo-française des communs, mais vue depuis le dessous de la colonisation, dans la brillance vibrante d'une *blackness* dont il est difficile de se dire qu'elle n'est pas encore et toujours réprimée, si l'on songe qu'il aura fallu presque vingt ans pour que les premiers textes de Moten et Harney soient enfin traduits en français.

Ronds-points et banlieues

Si cette pensée est difficilement audible en France, c'est peut-être qu'elle d'adresse aucune revendication, aucun respect, aucune crainte ni aucun désir du côté de quelque puissance étatique que ce soit. Si les auteurs ont retenu quelque chose du passage de Barack Obama à la Maison Blanche, c'est un discrédit irrémédiable porté sur le terme et la notion d'espoir (*Hope* était le slogan de campagne de celui qui se présentait comme un activiste de Chicago). C'est la gouvernance qui hameçonne nos intérêts, dûment individualisés, en faisant se tortiller devant nos yeux le ver de l'espoir. Du point de vue des *undercommons*, l'État, c'est

¹⁰ Sur la notion d'étude, voir François Deck et Jacopo Rasmi, *Studium* (avec traduction de *Studenti* de Giorgio Agamben), Grenoble, Brouillon général, 2019.

¹¹ Fred Moten, *Black and Blur* (2017), *Stolen Life* (2018) et *The Universal Machine* (2018), tous parus à Durham chez Duke University Press.

¹² Voir par exemple Cedric J. Robinson, *Black Marxism: The Making of the Black Radical Tradition* (1983) et *The Terms of Order: Political Science and the Myth of Leadership* (1980), republiés les deux à Chapel Hill, University of North Carolina Press, en 2000 et 2016.

ce qui tire dessus parce que vous êtes noir (et/ou pauvre), vous incarcère, et paie tellement mal vos gardiens ou vos maîtres d'école que vous souffrez quotidiennement des brimades générées par leur frustration. L'État, c'est ce qui rembourse les banques *too big to fail* quand elles ont brûlé votre argent, mais qui vous envoie les huissiers pour vous mettre à la rue quand votre salaire ne suffit plus à payer le loyer.

Espérer du gouvernement qu'il se préoccupe de vos fins de mois, de vos soins hospitaliers, de l'éducation de vos enfants, de vos transports ou des conséquences de votre licenciement, voilà qui est totalement étranger à l'expérience des *undercommons*. Il faut donc bien se garder de vouloir interpréter trop vite un mouvement comme celui des gilets jaunes à la lumière des *undercommons*. Même s'ils bricolaient des plans d'actions depuis le bas, illustrant merveilleusement la *black study* promue par Moten & Harney¹³, les ronds-points regardaient obstinément vers le haut : ils adressaient leurs revendications au gouvernement, ils portaient l'espoir d'un changement de gouvernement. Serait-ce discréditer le mouvement que d'y entendre un appel à d'autres *policies*, permettant à chacune et chacun de rentrer dans sa maison individuelle avec les moyens de boucler ses fins de mois, souverain chez soi, dans la complétude de son petit jardin ?

Les *undercommons* sont-ils donc hétérogènes aux sensibilités politiques françaises ? Peut-être. Mais peut-être que leur importation permettrait d'envisager notre paysage politique à partir d'une perspective drastiquement déplacée. Lors de leur récent passage à Paris, pour une performance organisée par Marielle Pelissero au Centre Pompidou autour de leur prochain manifeste intitulé *All Incomplete*, Fred Moten et Stefano Harney ont répondu à une question sur les gilets jaunes en récusant une caractérisation simpliste qui ne verrait en ces derniers que des *settlers* frustrés dans leurs aspirations d'établissement dans les quartiers péri-urbains. Ils suggéraient de les voir tout autant comme des « déplacés » du capitalisme – à réinscrire dans la longue série des déplacés venus du Sud de l'Europe pour chercher du travail en France au cours des années 1950, des déplacés venus du Nord de l'Afrique pour alimenter la production industrielle, comme des Africains déplacés dans les Amériques, puis happés par la grande migration vers le Nord des États-Unis durant la première moitié du XX^e siècle ?

Bien davantage que sur les ronds-points, les zones sous-pavillonnaires et la (fantasmatique) « France périphérique », c'est bien entendu du côté des « banlieues » et des (euphémisés) « quartiers populaires » qu'il faut aller chercher les *undercommons* français. C'est sur cette frontière intérieure que se jouent aujourd'hui les tensions et les luttes entre les nostalgiques de la souveraineté et les partageurs d'incomplétudes.

D'où une pertinence et une urgence immédiates à lire et à faire lire le livre de Moten et Harney au sein de l'Hexagone. Avant de se demander pour ou contre quoi on souhaite se battre (la retraite à points, la criminalisation du voile, la sixième République, l'Europe), leur appel à savoir *aux côtés de qui* on souhaite se tenir pourrait aider à réorienter nos boussoles politiques. Si l'on se déclare pour « le peuple », ne faudrait-il pas commencer par se placer aux côtés des « quartiers populaires » ? Et tant qu'à se réclamer de l'égalité, ne faudrait-il pas étendre celle-ci au-delà des frontières nationales, pour nous placer aux côtés de celles et ceux qui soutiennent notre abondance européenne par leur travail lointain ?

Les *undercommons* pourraient nous apporter beaucoup s'ils déplaçaient nos repères politiques pour mettre en lumière de nouvelles solidarités entre les déplacé-es de tous les pays. Ce spectre n'est pas nouveau – mais toujours actuel.

¹³ Voir à ce propos Bernard Floris & Luc Gwiazdzinski et tous les autres, *Sur la vague jaune. L'utopie d'un rond-point*, Seyssinet-Pariset, Elya Éditions, 2019 et Laurent Jeanpierre, *In Girum. Les leçons politiques des ronds-points*, Paris, La Découverte, 2019.